

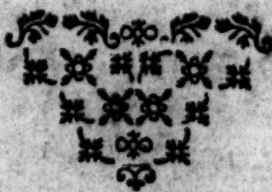
A P P E L

26

K

A U

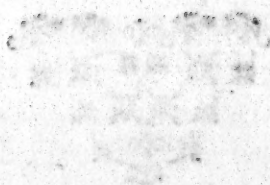
B O N S E N S.



À L O N D R E S.

M D C C L X X V I I.

A P P L



A L O N D R E S

M DCCCXVII

A P P E L
A U
B O N S E N S.

CITOYENS, de tout Rang, de toutes Sectes, de toutes Nations, un homme dont l'affection n'est point resserrée dans les bornes d'un seul empire, s'empresse à vous donner un avis de la plus grande importance. Votre bonheur présent & à venir dépend de l'effet que fera sur vous ce que je vais vous dire. Lisez-le donc avec la dernière attention, c'est la cause de chaque individu, elle ne doit être négligée par aucun de vous ; mais je suis fâché de le dire, vous ne prenez pas assez de soin de distinguer vos amis d'avec vos ennemis, & vous ne faites point assez de cas des avis que l'on vous donne.

Si l'on venoit dire à quelqu'un de vous, qu'un traître, reçu dans sa maison, & y jouissant de tous les avantages de l'hospitalité, cherche cependant à la miner & à la détruire, vous auriez d'abord peine à le croire ; & si vous trouviez que cela fût véritable, vous concevriez la plus vive horreur contre l'attentat d'un tel monstre, & vous le chasseriez sur le champ de chez vous. C'est pourtant ce que font tous les jours au milieu de vous un petit nombre de personnes, qui usurpent le titre spécieux de Philosophes, afin de mieux vous surprendre. Je vais lever le voile qui couvre leur hypocrisie, & vous faire voir le danger que vous courez à les écouter,

On a toujours entendu par Philosophe, un homme vertueux & éclairé, qui ne songe qu'à communiquer aux autres sa sagesse & ses lumières ; ami de l'ordre civil, soigneux de l'entretenir, & de ne jamais écrire, dire ou faire rien qui puisse le troubler.

Tels étoient Pythagoras, Socrate & Platon ; tels étoient quelques-uns de ces Empereurs Romains qui ont honoré le trône & l'humanité, les Antonins, les Marc Aurèle ; tels étoient presque de nos jours, les Descartes, les Leibnitz, les Newton ; mais tels ne sont certainement point ces écrivains dont les ouvrages, d'autant plus dangereux qu'ils sont ingénieux & agréables, ne tendent qu'à sapper en ruines les fondemens de la Religion, ce boulevard important de la morale : rempart sûr de la Société contre les entreprises des passions & de la licence.

J'ai peine à croire que nous soyons toujours assez fous, assez stupides pour ne pas nous appercevoir de la malice de ces ennemis du Genre-Humain, & de la confusion horrible où le jetteroit sa crédulité pour eux. Car, sous quelque point de vue que nous considérons leur entreprise, qu'y a-t-il de plus propre à nous allarmer que les progrès rapides qu'ils y font tous les jours ? Un moment de réflexion suffit pour nous en convaincre. L'autorité des hommes a bien pu faire des Loix pour établir l'ordre dans la Société, mais ces Loix n'ont d'empire que sur les crimes extérieurs, & sur les attentats publics. Elle a pu décerner des supplices pour effrayer les méchans, mais quand le méchant se croit assuré de l'impunité, qui sera capable de l'arrêter ?

La Religion, au contraire, supplée à tout ce que les lumières bornées des hommes ne peuvent ni prévoir ni prévenir. Les Loix ne punissent pas la médifance, l'envie, l'ingratitude, l'avarice & mille autres vices qui sont souvent la source & le mobile des désordres les plus affligeans & des actions les plus noires. L'orgueil, la perfidie, les cabales triomphent tous les jours de la modestie & de l'innocence, & le bras séculier n'a point établi de supplices contre ces genres de dépravation ; que deviendroient donc les mortels si la Religion, à qui il appartient de parler vivement à l'esprit & au cœur, ne faisoit entendre son langage ; si elle n'annonçoit des récompenses au juste & ne faisoit trembler le méchant par la crainte des châtimens.

En effet, ôtez du monde les craintes salutaires de la Religion, & vous verrez éclore plus de crimes qu'on n'en vit jamais parmi ces peuples détestés par leur barbarie. Otez la Religion, &

vous

vous verrez l'ingrat abuser de l'humeur facile de ses bienfaiteurs, tirer d'eux les services qu'ils pourront lui rendre, & payer ensuite leur générosité par les procédés les plus révoltans. Vous verrez le médisant déchirer son meilleur ami pour rendre la conversation plus piquante ; vous verrez l'envieux se livrer sans réserve à la passion qui le ronge ; l'ambitieux fouler aux pieds les considérations les plus sacrées, L'adultère ne fera plus qu'un jeu, la séduction de l'innocence un sujet de triomphe ; la licence qui règne dans les discours & les écrits de quelques-uns, passera dans les actions de tous, & malheur à ceux qui n'ayant point opposé de bonne heure une digue au torrent de l'irreligion se trouveront enveloppés dans le ravage qu'elle fera alors dans la Société.

Vous me direz peut-être que la Religion, malgré ses anathèmes, n'a pas toujours le pouvoir de prévenir les excès que je viens d'énoncer ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne s'en rend coupable que lorsqu'on a eu le malheur de s'endurcir contre sa voix, que ces crimes seroient plus communs si le frein de la Religion ne contribuoit à en arrêter les progrès, & qu'il n'y a que ceux qui ont entièrement secoué son joug, qui soient capables de s'y abandonner sans remords.

Que seroit-ce, en effet, si ces faux Philosophes réussissoient à communiquer à tous les hommes leur esprit d'indépendance ? car ne vous imaginez pas qu'ils songent à substituer un autre culte à celui qu'ils cherchent à détruire ; vous leur feriez trop d'honneur de leur attribuer une conduite aussi conséquente ; leur intention est de démolir, ils ne songent nullement à élever. Mais quelle fureur, direz-vous, quelle extravagance ! que gagneront-ils à voir réussir leurs desseins ? Voici l'explication de cette conduite incompréhensible dans quelques hommes. Chacun a ses passions & veut les satisfaire ; lorsqu'elles sont portées au point qui les rend criminelles envers la Religion, cette loi céleste devient un joug insupportable pour eux, ils cherchent alors à s'y soustraire ; ils ferment les yeux pour ne pas voir cette lumière qui les étonne & les éblouit ; ils s'étourdissent sur des raisons qui les pourroient convaincre de leur absurdité, s'ils y faisoient

faisoient attention, & arrivent presque au point de se croire persuadés d'avoir réussi à se dégager de ce qu'ils appellent entraves de la raison, préjugés, foiblesse de l'esprit humain. Afin de s'affermir d'avantage dans cette pensée, ils croient nécessaire de fortifier leur parti par le plus grand nombre possible ; ils n'épargnent aucun soin, aucune peine pour arriver à ce but ; vous ne pouvez pas imaginer jusqu'où va la passion d'un écrivain qui a résolu de se faire un nom ; s'il faut pour cela renoncer à toute autre considération, rien ne lui coûte. Celui qui annonce des opinions nouvelles en apparence, ou qui combat celles qui sont généralement reçues, se flatte de passer pour un homme au-dessus du vulgaire ; & tel auteur, qui ne peut se distinguer par sa sagesse ou par son génie, aime mieux étonner les esprits foibles par des opinions extraordinaires, que de rester dans la classe des esprits modérés, peu sensibles à cette vaine gloire.

J'ai de très-bonnes raisons pour vous parler ainsi, personne n'est mieux instruit que moi des desseins de ces ennemis de la société, de leurs complots, de leur haine, tantôt secrète, tantôt ouverte, contre la Religion. J'ai voulu les connoître de près ; je les ai étudiés dans leurs actions, dans leurs conversations ; j'ai pénétré leurs motifs, leurs intentions. Je n'ai vu que petitesse dans le sublimité apparente de leur manière de penser. J'ai vu qu'ils n'étoient forts que de notre foiblesse ; l'acharnement & l'emportement avec lequel ils se déchaînent dans leurs discours & leurs écrits, trahit sans cesse leur cause ; ils sont outrés de dépit de voir les plus grands hommes respecter la Religion ; ils sont confondus par la honte de se voir contraints, pour servir leurs inclinations, de combattre un culte dont la doctrine les condamne.

Je demandois un jour à l'un d'eux, si, supposant que la Religion Chrétienne fût de l'invention des hommes, il ne la croyoit pas le système le mieux raisonné qu'il y eût pour le bonheur du Genre-Humain ? Il ne put pas se dispenser de me l'accorder ; je continuai à lui demander s'il avoit un meilleur système à y substituer, en cas que ses efforts, combinés avec ceux des autres champions de l'irreligion, vinssent à réussir ; non, me répondit-il,

il, mais cet édifice venant à manquer, les hommes naturellement portés à se faire un culte, en érigeront bientôt un autre. “ Eh ! lui dis-je, imprudent que vous êtes, pourquoi donc “ prendre tant de soin pour abattre un édifice que vous croyez “ utile & solide, afin de nous donner la peine d’en élever un “ autre dont vous ignorez quels seront les avantages ? & d’ail- “ leurs où nous logerez-vous dans l’intervalle ? qui nous défen- “ dra contre les injures de l’envie, de l’ingratitude & de toute “ cette cohorte de vices qui ne tombent point sous la connois- “ sance des loix, & contre qui la Religion seule peut offrir quel- “ que secours.” Je vis que mon zélé déiste ne goûtoit pas cette apostrophe, mais il n’eût rien à répondre à mon objection.

Il en est un qui n’est jamais d’accord avec lui-même, inconsé- quent dans sa conduite autant que dans ses écrits, qui par les apparences d’une morale sévère & d’une vie cynique, autant que par des écrits remplis de chaleur, d’éloquence & de génie, a trouvé le moyen de remuer fortement les âmes foibles & sensibles. Il a attaqué de la manière la plus étrange le gouvernement & la religion du pays où il vivoit, dans un livre, où entre autre choses il établissoit pour principe : “ que quiconque écrit “ contre la religion & les loix sous la protection desquelles il “ vit, est digne de mort.” Il a avancé des paradoxes qui ne surprennent plus, depuis que l’on s’est aperçu que lui même en est un des plus grands. Il a fait des parallèles indécens entre le fondateur de la Religion Chrétienne & le chef de la secte académique. Mais où l’a enfin conduit sa fausse philosophie ? à lui faire allumer le flambeau de la discorde parmi ses concitoyens, bien éloigné en cela de suivre l’exemple de Socrate, lorsque ce philosophe avoit le plus grand sujet de se plaindre de sa patrie. Pour venger l’insulte faite à ses ouvrages, le Philosophe moderne a mis sa patrie à deux doigts de sa ruine ; Socrate, au contraire, ne voulut pas même accepter l’offre que ses amis lui faisoient de s’évader de sa prison pour éviter la mort, “ afin, “ disoit-il, de ne pas donner l’exemple de la défobéissance aux “ loix.” Celui-ci a néanmoins trouvé des amis qui l’ont plaint, des protecteurs qui l’ont accueilli dans ses disgraces, mais la philosophie

lophilie dont il se pare, n'a pas empêché qu'il n'ait investé contre son bienfaiteur le plus déclaré, dans le tems qu'il avoit la générosité de lui procurer une pension d'un grand Roi, & il a fini par se sauver clandestinement de la maison d'un ami qui l'avoit reçu de la maniere la plus cordiale, quoiqu'il n'eût pas le moindre sujet de se plaindre de lui.

Un autre, que ses talens brillans & extraordinaires ont placé à la tête de la Littérature, en a abusé de la maniere la plus inexcusable, pour faire à la société tout le mal qu'un individu puisse lui causer. Son acharnement contre la Religion semble prendre de nouvelles forces à mesure que son corps & son jugement s'affoiblissent. Possédant le style le plus agréable avec le talent trop efficace de donner un tour ridicule aux choses les plus sérieuses & les plus sacrées, il est entré en lice ; il a fait revivre les argumens de Porphyre, de Celse, de Julien l'Apostat, & avec une fureur encore plus grande que celle de ces trois célèbres ennemis de la Religion, il a juré hautement de dévouer tout ce qui lui reste de tems & d'esprit à la destruction d'un système tellement propre à faire le bonheur de l'humanité. Ses écrits, d'autant plus pernicieux qu'ils sont pleins de sel & d'agrémens, renferment le poison le plus dangereux qui puisse couler dans le cœur des hommes. Un esprit de déisme & de libertinage est le résultat de tout ce qu'il avance ; enfin un peuple gouverné par ses maximes ne pourroit jamais se flatter de former un état tranquille & durable. Jamais la Religion n'a eu d'adversaire plus à craindre, parce que jamais homme ne l'a attaquée avec plus de constance, d'esprit & de subtilité. Tous ceux qui le lisent (ses partisans mêmes) trouvent cependant qu'il porte le déchainement jusqu'à se rendre lui-même ridicule, & ne peuvent comprendre quel intérêt si puissant le porte à tenter de renverser un établissement qui ne sert qu'à rendre les hommes meilleurs. Afin de donner une idée de l'ardeur qu'il ressent pour l'accomplissement de ses desseins, je rapporterai quelques traits qui le caractérisent. Un de ses amis, allant rendre visite à un grand Prince de l'Allemagne, passa par le lieu qu'habite notre antagoniste ; celui-ci lui épancha son cœur, lui disant les larmes aux yeux :

yeux : “ Il faut que je vous avoue ma douleur ; j’avois autrefois
 “ compté sur le Prince que vous allez voir, pour la destruction
 “ de la Religion Chrétienne, mais depuis qu’il est monté sur le
 “ Trône, il s’est livré tellement à la politique, qu’il en né-
 “ glige tout à fait la bonne cause.” Un autre m’a dit qu’un
 jour, après diner, il fit entrer ses domestiques tour-à-tour, leur
 demanda l’un après l’autre, s’ils étoient chrétiens, & donnant
 un verre de vin à ceux qui nioient qu’ils le fussent, il menaça de
 chasser le seul qui montra quelque difficulté à seconder son ani-
 mosité *. Il y a dans ce procédé quelque chose de si indigne
 d’un sage, que dis-je ! de si scandaleux & de si effréné, que
 tout porté que fût son convive à goûter ses opinions, il ne put
 s’empêcher d’en être extrêmement choqué. Cependant, voilà
 les oracles que consultent les esprits forts du siècle ; c’est chez
 eux qu’ils puisent ces objections tant de fois réfutées, avec les-
 quelles ils vont ensuite pervertir l’esprit de quelques femmelettes
 qu’ils cherchent à séduire.

Il m’est en effet souvent arrivé de trouver une demi-douzaine
 de jeunes étourdis s’entretenir sur les matières les plus abstraites
 de Métaphysique & de Théologie, en se rappelant, tant bien
 que mal, les pitoyables argumens que leur avoit fourni quelque
 brochure de cet inconsidéré vieillard, qui semble avoir hâte de
 les entasser sans nombre l’une sur l’autre, avant que la mort
 vienne mettre des bornes à ses outrages ; enfin je n’aurois ja-
 mais fait, si je voulois vous détailler toutes les indécences que
 sa haine contre la Religion lui fait commettre tous les jours.
 Mais n’est-il pas honteux que tant de personnes sensées puis-
 sent être entraînées par un bon mot à renoncer au plus grand
 avantage dont les hommes puissent jouir ? Seroit-il possible que
 tant de génies du premier ordre, qui ont soutenu la Religion,
 fussent mis dans un côté de la balance, & que l’auteur de quel-

B

ques

* Un journaliste a cru pouvoir invalider ces témoignages en les traitant d’A-
 necdotes controuvées ; mais comment a-t’il osé, sans preuves, avancer une af-
 fersion aussi téméraire ? Ces Anecdotes sont rapportées précisément dans les
 mêmes termes que je les ai entendu reciter aux personnes qui y avoient eu la
 première part.

ques drames & de quelques contes agréables fit seul pencher la balance de l'autre côté ? Mais non, faisons bonne contenance, nous avons la meilleure partie des grands-hommes de l'Europe pour nous. Sans remonter jusqu'aux premiers siècles, ni vous remettre devant les yeux les noms respectables des fondateurs & des défenseurs de la Religion Chrétienne dans ces tems-là, jetez les yeux sur les génies illustres qui ont brillé depuis un siècle ; vous les verrez non seulement honorer cette Religion, mais encore travailler à la défendre. Les Newton, les Leibnitz, bien au-dessus des demi-savans contre lesquels je voudrois vous mettre en garde, ont employé leur plume en sa faveur. Locke, cet esprit transcendant & juste, a commenté quelques parties du livre où elle est enseignée ; Bayle, Pascal, Bossuet, Fenelon, Corneille, Racine, (dont la réputation & les écrits effacent tellement ceux qui vous séduisent) ont cru illustrer leurs talens en les faisant servir à la défense de la Religion.

Une objection mille fois rebattue par ces Messieurs, est la quantité d'abus repandus dans la Religion. Il est vrai, il faut convenir qu'il y a de grands abus, mais de tems en tems il s'élève des réformateurs qui les corrigent ; d'ailleurs, parce qu'un malade aura besoin de l'aide du Médecin pour purger ses humeurs, faudra-t'il qu'un fripon d'Apothicaire, ou un charlatan, vienne, bongré magré, lui faire avaler une livre de pilules mêlées de poison, & le fasse crever en dépit de la médecine ? Que diroit un de vous, si un Chirurgien proposoit de lui couper le bras, pour le guérir d'une égratignure au doigt ?

Pour moi, je l'avoue, si ces cancers de la Société continuent à faire leurs progrès mortels parmi nous, je vois tout à craindre du dérèglement que doit nécessairement introduire l'indifférence tant prêchée pour la Religion. Car vous verrez que cet opiniâtre champion & ses satellites n'auront jamais de repos, qu'ils n'aient assuré notre ruine. Il a déjà séduit tous ceux dont les mœurs leur font souhaiter que tout ce qu'il dit soit vrai, ce qui fait une partie bien considérable du monde chrétien. Il écrit dans une langue universellement sçue, & met ses écrits à la portée de tout le monde. On se fait honneur de l'avoir lu, de
savoir

savoir répéter ses railleries ; il n'y a esprit si mince qui ne croye l'entendre, & ne veuille briller du faux éclat qu'il emprunte de ses livres pernicioeux. On parle son langage aux tables, dans les assemblées, devant les enfans, les domestiques ; le venin se répand par tout ; la masse générale devient infectée, & la guerre, la peste, la famine n'ont jamais tant fait de mal à la Société que la plume de ce pernicioeux écrivain en a causé & cause encor tous les jours.

Cependant, qui ne seroit révolté de l'impudence d'un homme qui ose donner un ridicule à ce que ses maîtres ont admis & respecté depuis tant de siècles ? Je conviens que le peuple en général reçoit les opinions qui lui sont enseignées, sans les examiner ; mais les grands noms que j'ai déjà rapportés, ne sont-ils pas une sanction suffisante contre la réputation de ce petit nombre de faux esprits qui vous étonne avec si peu de raison, Tant de vrais Sages de toutes nations, tant de profonds Mathématiciens, de grands Géomètres, de Poètes sublimes qui ont entrepris la défense de la Religion Chrétienne, ne sont-ils pas d'assez grand poids pour contre-balancer dans votre esprit le faux éclat d'un Poète, ou d'un agréable Profateur ? ah ! il a raison de vous insulter, car il n'y a jamais eu d'exemple d'une déférence aussi servile que celle que lui rend ce siècle ; & Mahomet, Ali, Osman à la tête de leurs puissantes armées, n'ont jamais eu des succès aussi rapides pour établir leur Religion, que notre antagoniste en a tous les jours dans son projet de détruire la nôtre. Il nous presse sans cesse de renoncer à cette doctrine, dont les effets sont si salutaires à l'ordre civil ; en vérité, il faut qu'il ait bien mauvaise opinion de notre entendement, pour nous imaginer assez simples que de l'écouter ! Dites-moi, comment recevriez-vous une telle proposition de la part d'un Philosophe du Japon ou de la Chine ? ne le regarderiez-vous pas comme un extravagant qu'il faudroit faire enfermer, ou bien renvoyer par compassion chez lui ? Cependant imaginez un Chinois ou un Japonois qui viendroient en Europe avec un tel dessein ; il n'est pas douteux qu'ils vous parleroient à-peu-près le même langage ; les recevriez-vous avec la même patience & la même indulgence ?

dulgence ? ne seriez-vous pas portés à rire de leur folie ? ou, si l'indécence de leur conduite l'exigeoit, ne seriez-vous pas tentés de les châtier de leur insolence ? pourquoi ce qui vous paroît ridicule & blâmable dans les uns, vous amuse & vous séduit-il dans les autres ? quel droit ont ceux-ci de s'attendre à un meilleur traitement ?

Tenons donc ferme contre ces fléaux de la Société. Ce n'est point une trop grande présomption que d'être d'un avis différent de quelques prétendus esprits-forts ; à tous leurs spécieux argumens opposons la raison de nos peres, & le bon sens héréditaire chez tous les hommes, & nous n'avons rien à appréhender.

Je m'adresse plus particulièrement à ceux que leur situation dans le monde expose tous les jours aux incursions de nos adversaires, & qui ont sans cesse les oreilles rebattues de leurs raileries effrontées sur l'affaire la plus sérieuse & la plus importante de la vie. Il est bon qu'ils sachent repousser en peu de mots les traits de leurs adversaires. Je voudrois leur conseiller premièrement de ne jamais engager sérieusement de dispute avec ces têtes folles & légères, qui pour débiter leurs mauvaises plaisanteries prennent toujours le tems où ils sont sûrs d'avoir des rieurs de leur espèce de leur côté. Quand vous avez lieu de croire que celui qui vous attaque, n'apporte point dans la dispute les dispositions nécessaires pour en retirer des fruits, contentez-vous de mépriser intérieurement sa conduite, & si vous le pouvez avec décence, faites-le lui sentir, mais donnez-vous bien garde de répondre sérieusement à des bouffons qui ne cherchent qu'à vous exposer à la risée de leurs semblables par le tour de ridicule qu'ils s'étudient à donner à tout ce que vous dites dans cette occasion. Si vous croyez que votre dispute puisse servir à éclairer quelques esprits bien intentionnés qui se trouvent présens, engagez-vous y, à la bonne heure ; & pour lors, ayez soin d'obliger votre adversaire à se tenir rigoureusement au point en question. Ne souffrez jamais qu'il sorte de sa thèse & qu'il vous échappe à la faveur d'un bon mot, d'une froide plaisanterie. Partez avec lui d'un principe qu'il ne puisse
vous

vous nier, ramenez-le toujours à ce principe, aussi-tôt qu'il s'en écarte, & soyez sûr qu'en suivant cette méthode, vous le couvrirez de confusion & dévoilerez aux yeux de tous l'absurdité de ses opinions ; & malheur à lui, s'il n'en est pas convaincu lui-même.

Pour vous donner une idée de la manière dont vous devez repousser de telles incartades, il est bon de vous faire connoître les différentes espèces d'adversaires avec qui vous pouvez avoir à faire. On peut les diviser en trois classes : les *Athées* ou *Matérialistes* qui n'admettent qu'une substance dans l'Univers, laquelle ils appellent Dieu, dont toutes les parties du monde, les planetes, les hommes, les animaux & les plantes sont autant de différentes modifications : les *Théistes*, qui admettent bien un Être suprême, mais qui nient qu'il ait créé le Monde, & qu'il le gouverne par sa Providence ; qui soutiennent que tout meurt avec nous & par conséquent qu'il n'y a ni peines ni récompenses après cette vie : enfin les *Déistes* proprement dits, qui admettent les mêmes attributs que nous accordons à la Divinité, qui reconnoissent l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses, mais qui rejettent toute espèce de dogmes & de culte extérieur.

Il est aisé de convaincre les premiers d'inconséquence, d'absurdité ou de mauvaise foi. Demandez-leurs s'il peut y avoir des effets sans cause : je ne crois pas qu'ils osent soutenir l'affirmative ; mais en ce cas, quelle sera donc la cause de l'ordre admirable qui regne dans le monde ? Quelle sera la cause productrice des êtres intelligens, si, comme ils le soutiennent, la matière est la seule substance qui existe ? Eux qui rejettent les dogmes des Chrétiens, parce qu'ils les trouvent incompréhensibles, comprennent-ils mieux comment la matière, subtilisée à un certain degré, produira des pensées & de la raison, & sous une autre combinaison, ne fera que du métal ou de la pierre ? S'ils sont de bonne foi, ne conviendront-ils pas qu'il répugne à leur entendement de croire que ce qui pense en eux, est de la même substance qu'un bloc de marbre ? Et s'ils s'obstinent à vous dire que, la multiplicité infinie des combinaisons a pu produire le monde

monde tel que nous le voyons, demandez-leur, en ce cas, pourquoi, depuis tant de siècles, le hasard n'a pas produit un autre, ou plusieurs autres mondes semblables à celui-ci ? Mais sur-tout persistez à les interroger sur la manière dont ils entendent un ordre permanent, déduit de mouvemens fortuits. Car enfin, ou de toute éternité il y a eu une intelligence qui s'est manifestée dans l'arrangement de l'Univers, & alors ils sont obligés d'accorder une substance distincte de la matière aveugle & passive, une première intelligence qui est Dieu ; ou bien, cet ordre que nous appercevons, a été le résultat d'une infinité de combinaisons des mouvemens de la matière, & alors il aura été dans l'éternité un tems antécédent & préparatoire à ce résultat, où il ne se trouvoit point cet ordre & cette intelligence que nous voyons regner à présent dans le monde ; en ce cas, il faudroit qu'ils eussent été produits sans aucune cause suffisante, ce qu'on ne peut avancer sans aller contre l'axiome reçu *. Si, pressé par ce raisonnement, un Athée, un Matérialiste soutient encore que la substance universelle, ou la matière, est en même tems la cause & l'effet, ne vous amusez point à lui répondre, il est évidemment de mauvaise foi, ou bien il a perdu l'esprit, & vous seriez plus fou que lui de lui tenir tête d'avantage.

Voulez-vous vous défendre contre les attaques des Théistes, de ceux qui admettent un Être suprême, mais qui ne veulent pas qu'il ait créé le monde, encor moins que sa providence le gouverne ; qui soutiennent que tout meurt en nous ; & que par conséquent il n'y a ni récompenses ni peines après cette vie ? Priez-les de vous dire ce qu'ils entendent par un Être suprême : s'ils n'ont pas perdu la raison, ils seront forcés de vous répondre qu'ils entendent par cette expression, un Être doué de toutes les perfections dont nous pouvons avoir l'idée ; un Être éternel, immense, indépendant, tout-puissant, infiniment sage, infiniment bon, enfin possédant toutes les qualités

* La nature, disent quelques uns, n'est qu'une chaîne immense de causes & d'effets qui decoulent sans cesse les uns des autres ; les mouvemens des êtres particuliers dépendant du mouvement général, qui lui même est entretenu par le mouvement des êtres particuliers ! *Voilà donc un effet qui produit sa propre cause ?* Cela est aussi merveilleux que si un fils avoit engendré son père. *Pinto.*

tés imaginables, à un degré de perfection que nous ne pouvons même concevoir. S'ils lui refusoient une de ces qualités, ils se contrediroient eux-mêmes, en ce que celui qu'ils appellent l'Être suprême, ne le feroit certainement point, s'il lui manquoit quelque perfection. Mais si, suivant eux, cet Être suprême n'avoit pas créé le monde, il faudroit donc que la matiere se fut créée elle-même, ce qui est une absurdité; ou qu'elle eût existé de tout tems *, en ce cas elle feroit éternelle & par conséquent indépendante, & il y auroit alors deux Êtres éternels & indépendans, ce qui répugne; car si la matiere étoit indépendante de l'Être suprême, il ne feroit plus tout-puissant, ce qui est contre la définition accordée. Outre cela, si la matiere étoit éternelle, elle existeroit nécessairement; si elle étoit nécessaire, il n'y auroit point de raison pour qu'elle dût exister dans un lieu plutôt que dans un autre: elle existeroit donc nécessairement partout, elle feroit nécessairement infinie, & il y auroit alors deux infinis, ce qui est encor une autre absurdité, une contradiction dans les idées & dans les termes. S'il résulte donc tant d'inconséquences & d'absurdités de l'hypothèse de la matiere incréée, il s'ensuit qu'elle est fautive, & que l'Être suprême doit avoir créé le monde que nous voyons. Dieu, ou l'Être suprême, ayant daigné créer le monde, nonseulement il n'est pas indigne de lui, mais il est nécessaire de penser qu'il le gouverne; l'un est l'effet de sa bonté, & l'autre de sa sagesse infinie. Il connoît parfaitement ce monde qu'il a fait, & ce seroit blasphémer que de dire qu'il lui en coûteroit à le conserver & à le gouverner. L'inertie de la matiere nous fait voir que le mouvement & ses loix viennent de Dieu. Un corps n'ayant point en
foi

* Ceux qui fondent l'extrême antiquité du monde sur la prétendue chronologie des Chinois, & leurs observations astronomiques sont refutés par l'examen que M. Cassini a fait de leurs observations, dans lesquelles il a decouvert des erreurs de 500 ans dans leurs époques. Voyez Mem. de l'Acad. des Sciences de Paris, au tome huitième, p. 557. penultième ligne, & la pages 555. lign. 6, &c. où il fait voir par l'accord des tables Chinoises avec celles de Tycho Brahé que celles là ne sont que du tables calculées par les Jésuites qui depuis 150 ans sont allés à la Chine & appliquées mal adroitement à la chronologie Chinoise. Voyez aussi l'Astronomie de Ferguson.

soi le mouvement, ni par conséquent la direction & le degré d'activité, qui peuvent lui être imprimés, ne pourroit par lui-même se conserver dans tous les états différens de direction & de vélocité, puisqu'il est inactif dans son état naturel; encore moins pourroit-il transmettre ces qualités à d'autres corps, en leur communiquant l'efficace du mouvement. Les plus grands Philosophes de tous les siècles ont reconnu que le mouvement ne pourroit subsister dans un corps, ou être transmis d'un corps à un autre, s'il ne venoit d'une substance spirituelle, pleine d'énergie, de vigueur & de vie*. Ainsi donc, Dieu produit tout, meut tout, il a établi les loix de la nature, il connoît & gouverne tout ce qu'il a produit dans l'Univers; il conserve tout par un concours continuel, & dirige toutes choses par l'efficace de sa volonté & par la pleine connoissance de son intelligence infinie. Nous devons penser que la même chose arrive à l'égard des actions & des mouvemens des substances au-dessus de la matière; la Créateur ayant imprimé dans les Êtres qui lui ressemblerent d'avantage, un instinct qui les porte à chercher ce qui peut les rendre heureux, & à se mouvoir vers l'objet de leur bonheur, toujours restant dans un état de dépendance à l'égard de leur auteur. Tout ce que l'on avance pour prouver l'ordre que Dieu a mis & conserve dans le corps, convient aussi à celui qu'il a établi parmi les êtres intelligens; & le Créateur n'aura pas moins de soin du monde intellectuel, qu'il en a du monde matériel & sensible. Quant à ce que les Déistes de
cette

* Il n'y a pas de mouvement sans direction, car le mouvement sans direction seroit un mouvement de tous les côtés à la fois, c'est à dire seroit le repos, ce qui est absurde. La direction est une détermination vers un côté plutôt que vers tout autre, cette détermination ne peut être que l'effet d'un choix; le choix ne peut être que l'effet d'une intelligence. Si j'accorde pour un moment que le mouvement est essentiel à la matière, j'en conclus que s'il est essentiel il l'est de tous les côtés à la fois; c'est à dire que le corps, dont l'essence est d'être en mouvement doit rester en repos, ce qui est absurde. Enfin le mouvement sans direction est une contradiction, la direction n'est, et ne peut être que l'effet d'un choix, il ne peut y avoir de choix sans intelligence, donc l'existence du mouvement prouve l'existence d'une Intelligence. *Pinto, Précis contre les matérialistes, à la Haye, chez Goffe, 1774. 8vo.*

cette classe disent : que notre ame est mortelle & qu'il n'y a point d'autre vie après celle-ci ; pour peu qu'ils veuillent bien rentrer en eux-mêmes, vous les ferez revenir aisément de leur aveuglement. Demandez au plus obstiné d'entre eux, s'il peut imaginer que sa pensée soit étendue. Il n'osera vous dire qu'oui ; il seroit le premier à se moquer de vous, si vous lui parliez de la moitié, du quart d'une pensée ; de la droite, ou de la gauche de sa pensée : or si l'on ne peut pas dire de la pensée, ou de la faculté pensante (car ce sont des expressions synonymes) qu'elle soit divisible, ou qu'elle ait sa droite & sa gauche, ce sera donc une substance simple, indivisible, incorruptible, qui ne pourra point se dissiper, puisqu'elle n'aura pas des parties, & qui par conséquent ne pourra être détruite que par un acte exprès de celui qui l'a créée. Mais voyons s'il convient à l'idée que nous avons de la bonté, de la justice de Dieu, de penser qu'il veuille anéantir une substance intelligente & morale, telle qu'est l'ame de l'homme, & si au contraire il ne répugne pas à ces attributs qu'il le fit. S'il en étoit ainsi, l'homme vertueux auroit donc gémi dans l'affliction, & le méchant se seroit vu comblé de richesse & de gloire sans que nous pussions concilier une irrégularité aussi étonnante avec l'idée que nous avons des attributs de la Divinité ? Mais s'il est une vie à venir, la vertu trouve sa récompense, & le crime sa punition ; Dieu se montre tel qu'il doit être, & nous comprenons enfin que les destinées des hommes en ce monde ne sont qu'un état d'épreuve établi par sa sagesse, pour punir ou récompenser chacun selon ses vertus ou ses crimes.

Il me reste à vous fournir des armes contre la troisième classe de ces incrédules : qui ne veulent rien admettre au-delà d'une Religion naturelle ; qui croient en un Dieu rémunérateur & vengeur, mais qui ne veulent point adopter les raisons de ceux qui croient une Religion révélée. Voulez-vous justifier votre croyance, & leur faire voir que c'est la force de la raison, & non celle de l'éducation, qui vous décide pour la Religion Chrétienne ? Faites attention qu'ils admettent déjà la nécessité

d'une Religion naturelle. Ils ne peuvent donc disconvenir que l'homme n'ait besoin d'une lumière divine qui le guide dans la carrière de ses devoirs à l'égard de son Créateur & de ses semblables. Livrés à nous-mêmes, pourrions-nous jamais parvenir à rendre à Dieu un culte qui fût digne lui, & par lequel on rendit à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul ? Une révélation qui nous instruit sur ce grand objet, est tellement nécessaire à l'homme, qu'il répugne à l'idée de la bonté & de la sagesse de Dieu, de supposer qu'il la lui ait refusée. Parmi toutes les révélations qui nous sont proposées, il ne s'agit donc que de chercher celle qui porte l'empreinte de la Divinité, & de l'adopter ensuite comme la loi par laquelle Dieu a bien voulu se manifester à nous, nous apprendre ce qu'il est, & ce que nous lui devons. Celle qui enseignera la morale la plus pure, offrira déjà un caractère suffisant pour la faire respecter ; l'ancienneté sera un autre préjuge en sa faveur. Or la Religion Chrétienne a ces deux avantages. Il n'y a jamais eu de dogmes aussi divins ni de morale aussi pure que celle qu'elle enseigne ; elle est la plus ancienne, étant fondée sur celle des Hébreux, dont les livres sont sans contredit les plus anciens qui existent. Quant aux preuves de l'autorité des livres dans lesquels la Religion Chrétienne est enseignée, elles sont fondées sur les témoignages de ceux qui les ont écrits, contemporains des faits qu'ils racontent, vivans avec leur chef, & témoins oculaires de tout ce qu'ils disent de lui. Ils ne pouvoient pas se tromper sur ce qu'ils voyoient & entendoient eux-mêmes ; il leur eût été même impossible de tromper les autres, s'ils eussent voulu le faire. Comment, en effet, auroient-ils pu concevoir un dessein aussi vain & aussi extravagant ? eux qui étoient des gens simples, grossiers, sans art, sans les moyens nécessaires pour séduire. On ne peut pas dire que ce fussent des fourbes qui ont imaginé l'histoire qu'ils nous ont transmise ; car, en ce cas, ils l'auroient sûrement mieux composée, & n'y auroient point laissé de ces contradictions apparentes qui prouvent qu'ils ne s'entendoient point pour tromper le Genre-Humain. De plus, si ce qu'ils

qu'ils avançoient eût été faux, ils se seroient bien gardés de le publier dans le même pays où il y avoit assez de gens en état de les démentir. Ils paroissent encore avoir eu si peu le dessein d'en imposer, que loin de cacher comme ils le pouvoient faire, plusieurs particularités qui sont à leur honte, ils dévoilent souvent leurs propres fautes, la bassesse de leur naissance, leurs foiblesses, leurs querelles, &c. D'ailleurs la doctrine qu'ils prêchoient défendant le mensonge, ils se seroient condamnés eux-mêmes, s'ils eussent été des imposteurs. De plus, insistant, comme ils le faisoient sans cesse, sur la pratique de toutes les vertus, & annonçant par tout l'horreur & la condamnation du vice, leur Religion étoit digne du Dieu qu'ils prêchoient, & ne pouvoit avoir sa source dans des cœurs corrompus. Et que leur seroit-il revenu d'une telle imposture ? Ils souffroient la pauvreté, la faim, les supplices, la mort même, sans que la malignité la plus active pût leur soupçonner d'autre intérêt que celui de la vérité. Croira-t-on qu'ils aient pu aimer ce que toute le monde abhorre ? Croira-t-on que Dieu qui est la bonté même, ait pu souffrir que les hommes aient été abusés par des témoignages surnaturels & irrésistibles, d'autant plus convainquains qu'ils appuyoient une doctrine digne de lui, & par là fourniroient aux Chrétiens une excuse de leur erreur, si la Religion qu'ils auroient adoptée, en étoit une ? Comment ! des imposteurs se font-ils égorger pour prêcher une Religion qui condamne l'imposture ? Considérez encore qu'à proportion de l'incrédibilité des faits avancés, ils sont appuyés d'un plus grand nombre de témoins. Mais, dira-t-on, ces témoins étoient chrétiens ; & c'est précisément ce qui rend leur témoignage d'un plus grand poids, car s'ils n'eussent point été chrétiens, nous n'eussions pas fait le même cas de leurs dépositions en faveur de la vérité, ne voyant pas qu'ils en eussent été convaincus eux-mêmes. En effet, si S. Paul & S. Luc fussent restés l'un dans le Judaïsme, & l'autre dans le Paganisme, tout ce qu'ils auroient pu dire à l'avantage & à la gloire de la Religion Chrétienne ne nous auroit point ébranlés.

Que Denis l'Aréopagite, Clément d'Alexandrie & mille autres Philosophes contemporains aient cru & ensuite défendu leur croyance, cela est conséquent ; mais ne nous paroîtroit-il pas absurde que Suétone & Tacite eussent parlé avec éloge d'une secte qu'ils n'ont point adoptée ? Cependant, n'est-il pas vrai que ceux qui ne faisoient pas assez la force de ce raisonnement, seroient plus frappés d'un passage de Tacite en faveur de la Religion Chrétienne, qu'ils ne le sont de tant de volumes publiés par des écrivains autrefois payens, comme Tacite & Suétone, mais qui s'étant rendus à la vérité, nous ont donné la plus forte preuve de leur conviction & considération qui échappe sans cesse au foible jugement de ces messieurs.

Je fais toutes les objections que l'on peut faire contre quelques dogmes particuliers de la Religion Chrétienne, mais les principes que je viens d'établir, étant une fois admis, elles sont des plus aisées à réfuter. Le peu que je viens de vous suggérer pour répondre à ces trois principales classes de nos adversaires, peut suffire pour vous faire voir la futilité des argumens qu'ils emploient pour nous combattre, & la facilité avec laquelle vous pouvez les réduire à se taire. Ne vous laissez donc point éblouir par leur réputation, leur esprit, leurs railleries indécentes ; bravez les traits du ridicule qui commencent à s'émousser, & ne craignez point de les rencontrer, armés du bouclier impénétrable de la raison. Sans doute que l'entreprise que j'ai faite ici de vous offrir des moyens de vous défendre, eût exigé une meilleure plume, mais mon zèle pour le bien de la Société m'a porté à l'avertir du danger qu'elle court, si ces destructeurs de la Religion Chrétienne vont sans cesse gagnant du terrain. Unissons-nous donc, pour faire face à l'ennemi commun, avec le même zèle du moins & avec la même ardeur avec lesquels il nous veut ravir ce que nous avons de plus précieux. Quoi ! une race malfaisante viendra nous enlever le moyen le plus efficace pour consoler l'homme dans ses disgraces, pour soutenir par l'espérance le sage opprimé, & contenir le méchant par la crainte ; ces hommes
dangereux

dangereux chercheront à nous priver d'un bien si utile, sans nous offrir un équivalent ; ils poursuivront ce coupable dessein avec une opiniâtreté sans égale, & nous qui avons un intérêt si grand à les en empêcher, nous ne nous y opposerons pas, au moins avec la même vigueur ? Nous les laisserons par tout maîtres du champ de bataille ? Nous verrons que l'époque de la ruine, qui menace nous & nos enfans, doit commencer dès l'instant où la Société admettra leur exécration doctrine, & nous la contemplerons d'un œil tranquille se communiquer comme une peste destructive, d'esprit en esprit, de familles en familles ? En vérité, Citoyens, je suis honteux pour vous de la sécurité que vous faites paroître à cet égard ; vous avalez avec avidité le poison que l'on vous présente. Vous prêtez l'oreille à un auteur qui vous amuse, & que vous aimez parce qu'il flatte vos passions ; faute de curiosité ou d'occasions d'examiner les raisons qu'on lui oppose, vous ajoutez foi à ses faux raisonnemens, seulement parce qu'il vous est plus commode & plus agréable de les admettre ; & parce que tel écrivain montrera beaucoup d'esprit, vous êtes portés à penser qu'il a raison. Mais qu'il emploie tout son esprit & toute son industrie à persuader aux hommes sans mœurs, qu'ils doivent renoncer à la Religion de leurs peres, si je réussis seulement à mettre devant les yeux des hommes sages le petit nombre de raisons que je viens de détailler, je défie tous ses efforts et ses répétitions continuelles, de produire l'effet malheureux qu'il en attend.

Je vous prie donc, vous, qui lisez ceci, de réfléchir sérieusement sur ce que je viens de vous dire ; si vous êtes jaloux de votre propre bonheur & de celui de vos enfans, gardez-vous bien de donner la moindre entrée dans vos cœurs aux maximes de vos ennemis, pas même à un de leurs argumens. Quand un seul voleur parvient une fois à forcer la porte, c'est en vain qu'on prétend défendre l'entrée à la troupe qui le suit.

Enfin chaque individu faisant partie du public, l'intérêt public devient en un certain degré celui de tout particulier : je n'ai donc pas pu voir se répandre parmi nous un feu dévorant, destructeur

destructeur de la Société, sans vous mettre en garde contre ces dangereux incendiaires, dont j'admire d'autant plus l'ardeur infatigable, qu'ils ne paroissent pas avoir grand intérêt à voir réussir leurs desseins ; & que nouveaux Erostrates ils semblent ne vouloir exciter un si grand embrasement, qu'afin de jouir du plaisir funeste d'acquérir un peu de célébrité.



F I N.

